

IO

Numéro 01 / À propos — Si ça va, Bravo — C'est un métier d'homme
Trenet par là — Don Juan revient de la guerre — Genod — Ostermeier



I/O, C'EST LA VIE
— par Marie Sorbier —

Vous ne trouverez pas ici de critique. Ce rendez-vous quotidien est un espace ouvert, prêt à accueillir l'intelligence collective, les émotions individuelles et les bousculades provoquées par des textes, des comédiens et des esthétiques. Un concentré de la vie du festival.

I/O ? IN et OFF bien sûr, l'ADN de ce journal né sur les réseaux sociaux il y a quatre mois (le papier n'est-il pas l'avenir du numérique ?). Mais aussi un rappel à la figure mythologique, au taon qui empêche le repos et qui pousse la vache Io au mouvement. Le Festival d'Avignon 2015 est notre première épopée ! Olivier Py entame sa deuxième édition en tant que directeur, la 69^e du festival, avec enthousiasme : « Ayons du plaisir érotique, du plaisir politique, la joie de se sentir moins bêtes c'est merveilleux ! Si seulement je pouvais être un spectateur assidu du festival, j'en serais merveilleusement heureux, un festivalier dans la foule... Je suis totalement omnivore, j'aime tout ! » Nous sommes des spectateurs assidus et nous vous prenons aux mots : chaque jour, nous tenterons de faire partager ce que le théâtre peut provoquer comme sursauts, rires, déceptions et ennui.

Nous écrivons sans filtre ni contrainte mais sans prétention non plus. Nous laissons la place aux opinions de chacun, surtout si elles sont contradictoires.

“
Nous croyons que le théâtre peut changer le monde

Pour nous accompagner, nous avons choisi cet édito de Jean Vilar qui fixe comme cap l'exigence et le plaisir. Nous croyons que le théâtre peut changer le monde, et cette mission nécessite à la fois l'exigence artistique et l'exigence du public face à ce que les artistes proposent. Nous croyons en la responsabilité du spectateur. C'est de cette relation, au-delà du quatrième mur, que peuvent naître le plaisir et donc la mise en mouvement vers l'Autre. Le public ne veut pas être flatté mais attend d'une programmation qu'elle devance ses envies. Facile, la programmation 2015, selon Olivier Py ? « Jamais ! Jamais une seule seconde. La gloire ne revient pas à mes équipes, la gloire revient au public. Le public d'Avignon prouve année après année qu'on peut lui proposer des

choses difficiles, des choses audacieuses, des choses déroutantes. » Pas de ligne directrice officielle dans le OFF, mais une course folle à la visibilité. Le plus grand marché du théâtre en France réserve toujours des surprises, des pépites dénichées grâce au bouche-à-oreille mais aussi des propositions à l'intérêt discret ou qui ne suscitent qu'un désintérêt total (quoi de pire que l'absence de réaction ?). Dans ce foisonnement, difficile de se frayer un chemin. Choisir, c'est renoncer. Nous ne serons pas le énième conseil ou la boussole conciliante, mais une collectivité avec des forces et des intérêts divergents. L'ambition de ce quotidien gratuit et collectif est bien de donner la parole aux publics du IN et du OFF, habitués ou de passage, tous ceux qui ressentent l'envie de partager leur expérience de spectateur. Nous espérons que ce concentré entraîne les festivaliers vers les plateaux, qu'ils osent (aller vers l'inconnu) et qu'ils se laissent atteindre (par le pouvoir des mots et des images). Ce journal n'a pas vocation à devenir pérenne ; l'éphémère permet aussi une intensité particulière. Naître et s'en aller au rythme des festivals, n'exister que pour témoigner de ce rendez-vous.

— FOCUS —
À PROPOS DE I/O

MANIFESTATION
— par Mathias Daval —

I/O est là.
I/O a pris la parole.
I/O ouvre les yeux et les oreilles.
I/O n'est pas la voix du un mais celle du plusieurs.

Et puisque I/O est multiple, I/O s'interdit d'être figé dans une ligne, un parti, une direction, fût-elle celle du vent ou du contrevent. I/O est organique et animal : il est la génisse grecque vouée à l'amour divin de la scène et de ceux qui la font vivre. I/O est la métamorphose perpétuelle. Vous qui lisez I/O, bienvenue dans l'ancre des gazetiers ! Entrée libre ! I/O ne s'achète pas. I/O se passe de main en main et de bouche en bouche. I/O est né d'un acte surréaliste : une fleur majuscule posée sur un oiseau bleu (et non l'inverse), et portée par un tapis persan... I/O est un végétal dont le bourgeon éclôt le premier jour du festival, et qui retourne sous l'humus le dernier jour. I/O est léger comme des bulles gazeuses.

Pourtant I/O vit l'art dans sa chair. I/O le digère simultanément à la chaleur et à la caféine. I/O a, pour sa première édition, 21 visages : 21 numéros, tels les arcanes majeurs du tarot de Marseille, le lieu matriciel où ronronnent les rotatives de son imprimeur. C'est dire sa mission initiatrice. Son vingt-deuxième arcanne, le Mat, est déjà sur la route des festivals à venir. L'intra-muros, il ne connaît pas. Il badoude *urbi et orbi*. À l'heure où, dit-on, la presse agonise péniblement dans le caniveau du numérique, I/O décide d'être un quotidien papier. À l'heure où, dit-on, les festivals dépérissent comme les mauvaises herbes d'une culture sacrifiée sur l'autel de la rentabilité économique, I/O décide de s'y dédier corps et âme. C'est la double folie éthylifique qui habite I/O ! Double comme les regards qui s'échangent des œillades au fil des colonnes. Car I/O n'est pas un pisse-copie individualiste. *Dixit* Artaud, I/O a pour se guérir du jugement des autres toute la distance qui le sépare de lui-même.

I/O aime confronter les mondes. I/O est Janus *bifrons*, *in et off*, *in et out*, *input et output*... I/O électrise. I/O est le faiseur de ponts d'Avignon. I/O affirme que les mots sont importants. I/O suggère que les mots tus sont plus importants que les mots dits. I/O, c'est 11 844 cm2 de papier livrés chaque jour aux festivaliers et aux amoureux de la scène. Certains préfèrent consommer I/O au frais, à l'ombre d'une terrasse. D'autres aiment les reflets brûlants sur le blanc de ses pages. I/O : une certaine idée du plaisir. Pas de simulation ! I/O est une équation à degré variable. I/O, ce sont des litres de sueur et d'encre, récoltés dans les cornues alchimiques de sa cave voûtée. I/O circule. I/O bouillonne. I/O, c'est le corps en mouvement. I/O est un autre. I/O, c'est vous.



VOUS SOUHAITEZ DONNER VOTRE AVIS SUR UNE PIÈCE OU SUR LA VIE DU FESTIVAL ? DEVEZ-VOUS CONTRIBUTEUR DE I/O EN VOUS INSCRIVANT SUR WWW.IOGAZETTE.FR/PARTICIPEZ

ÉDITO

“
Nous ne céderons pas au choix d'œuvres faciles. Le sirop laisse des nausées. Nous ne tenterons pas non plus d'aller [au public] avec des œuvres absconses, encore que la littérature d'aujourd'hui y cache et découvre parfois ses joyaux. Il nous faudra cependant défendre des œuvres difficiles. Il s'agit d'apporter à la partie la plus vive de la société contemporaine, aux hommes et aux femmes de la tâche ingrate et du labeur dur, les charmes d'un art dont ils n'auraient jamais dû, depuis le temps des cathédrales et des mystères, être privés. Il nous faut remettre et réunir dans les travées de la communion dramatique le petit boutiquier et le haut magistrat, l'ouvrier et l'agent de change, le facteur des pauvres et le professeur agrégé... On sent bien qu'il n'est pas question pour nous d'éduquer, par le truchement des chefs-d'œuvre, un public. La mission du théâtre est plus humble, encore qu'aussi généreuse : il doit plaire, séduire, réjouir, et nous couper pour un temps de nos peines intimes et de nos misères.

Jean Vilar

Programme des premières représentations du TNP à Suresnes (1951)

REMERCIEMENTS...

... à tous nos mécènes du premier jour :

Adrian M.	Emmanuelle P.	Michèle T. K
Agence Mermon	Francesca P.	Mireille F.
Anna A.	Frédéric P.	Olivier L.
Armen V.	Gladys L.	P.-F. Doireau
Axel D.	Hier au soir	Patrick J.
Bernard S.	Jean-Benoît P.	Philippe N.
Bruno B.	Jean P.	Pierre F.
Camille M.	Jennifer B.	Silvia L.
Christine E.	Léa B.	Suzanne A.
Christine Z.	Lucas C.	Sylvia W.
Christophe B.	Manuel F.	Thomas N.
Chrystel F. B.	Marie-Agnès Le R.	Vincent B.
Claire B.	Marie-Christine S.	Yann C.
Déborah L.	Martine H.	Yvan G.
Emmanuelle D.	Mathieu T.	

NOUS NE CÈDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

OFF **SI ÇA VA, BRAVO**

DE JEAN-CLAUDE GRUMBERG — MISE EN SCÈNE DE JOHANNA NIZARD
4 > 26 JUILLET À 12H30 — **LES 3 SOLEILS**

BRAVO, ÇA VA BIEN
— par Marie Sorbier —

Jean-Claude Grumberg est un poète. Il possède l'art des mots et des formules et un sens aigu de ce qui fait sens (ou pas). Ce ciselage de la langue et ces situations improbables entraînent le rire en cascade tout en ouvrant grande la possibilité d'une perception différente des situations quotidiennes. « Si ça va, Bravo » est un assemblage de scènes courtes, sans lien apparent. Ça se présente un peu comme un exercice de style (coucou Queneau !), plateau nu, le texte et les acteurs devant. Accompagnés par Étienne Coquereau et Renaud Danner en grande forme (un peu Bouvard et Pécuchet version 2015), nous passons d'une situation à une autre à grande vitesse et nous sommes irrésistiblement entraînés avec eux dans cette folie douce. Au-delà du rire et de l'apparente absurdité, ils interrogent avec acuité les lieux communs de notre société et proposent des solutions concrètes : le tirage au sort comme ressort ultime de la démocratie ou la franchise lors des soirs de première. Ce qui rend cette proposition vraiment intéressante, c'est qu'elle nous fait constater, un peu penauds, nos automatismes de communication formatée (« Ça va ? »). L'incompréhension et donc le quiproquo nourrissent l'épaisseur de ce texte : le duo d'acteurs appuie avec délectation, grâce à un jeu au cordeau, sur le non-sens des formules prêtes-à-dire. On finit par se demander si, en effet, la solitude irréductible n'est pas une réalité ; peut-on vraiment échanger avec l'Autre ? Le temps d'une danse peut-être... Légèreté et densité main dans la main. Montée au Lucernaire, cette mise en scène de Johanna Nizard a été proposée au théâtre des Carmes l'été dernier et revient cette année dans une version encore plus épurée (*exit* le décor) mais toujours aussi réjouissante.

DRÔLEMENT ABSURDE
— par Luce Gabrielle —

Une pièce sous forme de sketches absurdes à l'humour grinçant et au rythme effréné. Aucune logique, mais la pièce est riche de sous-entendus de thèmes communs et récurrents (l'amitié, l'amour, le pouvoir, la maladie...). On s'emmêle dans le texte, dans le discours. Les répliques fusent, à la fois grinçantes et subtiles. Des formules simples, communes, pleines de réflexion sur notre monde et sur les modes de communication. Sur scène, deux personnages qui se parlent, se questionnent mais ne s'écoutent pas. En découlent des conversations absurdes et humoristiques, sur le même ton que Bedos ou Devos. C'est un spectacle qui nous en dit beaucoup sur les absurdités du monde et l'hypocrisie des relations sociales. Étienne Coquereau et Renaud Danner y campent des personnages qui affrontent des situations cocasses et dramatiques avec beaucoup de talent. On admire leur débit de paroles, leurs jeux effrénés et subtils. On ne peut que s'attacher à ces deux clowns cyniques qui nous entraînent dans leurs échanges surprenants et caustiques. Deux comédiens avec des approches différentes du texte et des tempéraments opposés : Étienne Coquereau propose un jeu calme et ironique, tandis que Renaud Danner campe un personnage plus piquant et énergique. C'est un duo tendre et attachant qui nous offre un véritable show. Johanna Nizard propose une mise en scène épurée centrée sur les jeux des comédiens et le texte. Une proposition intelligente et pertinente qui permet de se concentrer sur les jeux tout en digérant à notre aise le flux de paroles. C'est un spectacle agréable, drôle, dont on sort avec le sourire.

DÉSOPILANT
— par Pénélope Patrix —

La littérature oulipienne se présente comme une « littérature sous contraintes », usine à générer des textes loufoques en quantité illimitée. Ici, la proposition a été transposée pour le spectacle vivant : on assiste à un « théâtre sous contraintes ». Le décor est minimaliste, fait de bric et de broc - quelques éléments d'une salle de conférences, rapidement chambardés, créent un espace presque antithéâtral (les comédiens s'en amusent, d'ailleurs). De même, le texte est un pur jeu littéraire, une suite d'autoportraits cocasses écrits selon une même matrice textuelle par des membres de l'Oulipo. Et les costumes semblent tout droit sortis d'une malle à déguisements. Bref, le duo composé de Denis Fouquereau et David Migeot, tous deux hilarants, joue avec les ingrédients du théâtre, comme pour en désarçonner les règles, détourner le pu-

OFF **C'EST UN MÉTIER D'HOMME**

OULIPO — AVEC DAVID MIGEOT ET DENIS FOUQUEREAU
4 > 25 JUILLET À 13H30 — **LE GRENIER À SEL**

QUELS HOMMES !
— par Orlane —

blic et désabuser nos habitudes. Et crée la surprise là où tout semble devoir se dérouler comme sur des roulettes. Car au premier abord la formule est mécanique, efficace, et même délibérément redondante : une série de sketches burlesques à l'humour souvent potache s'enchaînent, présentant à chaque fois un personnage qui se vante de son métier et des hautes performances qu'il accomplit, garantes de son identité (son « équilibre »), puis commence à vaciller pour dévier invariablement vers la chute (au sens littéral) finale. Mais, progressivement, la machine s'emballe, emportée par l'énergie théâtrale des deux acteurs, et l'exercice est poussé à ses limites. Les deux derniers textes (« Le terminateur de spectacle » et « L'amoureux »), qu'ils ont écrits eux-mêmes, nous transmettent dans un savoureux autoportrait du comédien contrit et du théâtre sous contraintes - financières cette fois. Le tout est irrésistiblement drôle et attendrissant d'humilité et d'autodérision.

Deux comédiens, une contrainte : interpréter une succession d'autoportraits rédigés selon une seule et même forme. Ces textes, tout droit sortis du mouvement de l'Oulipo, fondé dans les années 1960 par Raymond Queneau, suivent tous rigoureusement la structure de « L'Autoportrait du descendant », de Paul Fournel. « Mon métier consiste à descendre du haut de la montagne jusqu'en bas. À descendre le plus vite possible. C'est un métier d'homme », etc. Ce sont ainsi une dizaine de ces métiers d'homme qui nous sont présentés. Du psychanalyste à l'écrivain, du séducteur au buveur (« Mon métier consiste à descendre du haut de la bouteille jusqu'en bas »), du djihadiste à la racine carrée de deux, chacun nous raconte les secrets, loufoques, de son « métier ». Ce sera pour l'un le pli de

la fossette qui importe, pour l'autre la position de l'auriculaire, pour un troisième, enfin, le « petit doigt de pied qui fait la médaille ! ». Au-delà de l'humour et de la part évidente de dérision qu'on retrouve dans ces textes, reste tout de même un peu de compassion pour ces hommes seuls, récitant avec fierté leurs « talents » jusqu'à l'aveu de l'échec final, du « repos absolu ». Un spectacle drôle et léger où l'on rit de bon cœur, de soi comme des autres. David Migeot et Denis Fouquereau, jonglant de personnage en personnage, forment un duo aussi déjanté que délectable. Si nous nous prenions au jeu de l'Oulipo, et l'on s'y prend vite, nous dirions qu'il y a eu Laurel et Hardy, il y a eu Dupond et Dupont, il y a eu Curtis et Lemmon, il y a eu de Caunes et Garcia, il y a eu Kermit et Piggy, et maintenant il y a eux. Un bel exercice de style qu'apprécieront les oulipiens et les autres.

OFF **TRENET PAR LÀ**

DE CHARLES TRENET, GEVREY CHAMBERTIN
MISE EN SCÈNE DE GUILLAUME BARBOT
4 > 26 JUILLET À 18H35 — **PITTCOUN THÉÂTRE**

INTIME ET TENDRE
— par Maya Cralle —

Comment, de punk, devient-on interprète de Charles Trenet chez Pascal Sevrans ? Ou comment Guillaume Barbot et ses copains arrivent-ils à nous faire croire que chanter du Trenet est plus punk que punk ?! On nous installe, tranquilles, en mode coin du feu (mais pas ringard) et on nous parle. Simplement. « Je vais vous raconter une histoire vraie, j'inventerai plus tard, une autre fois... » On nous parle du destin de Zoon, qui démarre dans un groupe punk avec une bande de copains et se poursuit avec un seul copain en chanteur-de-Charles-Trenet-pour-maisons-de-retraite... Sacré destin, mais comme le dit Trenet : « Si les mystères de la vie vous mènent à zéro, n'y pensez pas, n'y pensez pas trop. » Zoon, c'est Zoon Besse, acteur déjà adoré dans « Club 27 » (autre spectacle de Guillaume Barbot), une figure ébouriffée et tendre, une sorte de Gavroche un peu vieilli. On voudrait qu'il ne s'en aille jamais, celui-là. Sa pudeur nous touche... Le spectacle alterne chansons de Trenet (toutes singulières et belles), histoires racontées et moments musicaux avec une fluidité nonchalante. (Pierre-Marie Braye-Weppe, violoniste magnifique !) C'est détente. Prenez-nous comme on est. On sent bien que ces trois-là ne se connaissent pas d'hier vu la fluidité de leurs rapports sur scène. Comme chacun a sa place, chacun est en place. Ils ne viennent pas chercher le public, c'est le public qui vient à eux. La symbiose est telle qu'au bout d'un moment on ne fait même plus attention à qui parle, qui joue, qui chante. On écoute les histoires de Guillaume, Zoon et Pierre avec souvent de petites envies de pleurer. C'est un spectacle pour les oreilles et pour les cœurs. On est tout heureux de passer un moment avec ces trois hommes/acteurs/musiciens. Tout heureux de « Trenet par là ».

PUNK VS TRENET
— par Luce Gabrielle —

Trenet peut-il influencer la vie d'un punk ? C'est la question que nous pose Zoon Besse (chanteur et comédien) à travers ce spectacle semi-autobiographique. Avec cette suite, ou non, du spectacle « Club 27 », la compagnie Coup de poker continue à explorer l'univers du théâtre musical. Un mélange de genres toujours aussi efficace. Ce spectacle raconte l'histoire de Zoon, un punk qui quitte son univers musical pour consacrer sa carrière à Charles Trenet. Avec son acolyte Pem, il se lance à la conquête du public d'abord parisien puis français pour en proposer une nouvelle version. Avec son allure plus proche de Gainsbourg que de Trenet, Zoon nous présente un homme sensible, complexe, qui cherche à être en accord avec sa vision du monde. Il est à la fois poétique, sensible, décalé et définitivement punk. Plus qu'un hommage, c'est une reconversion, une histoire de vie sur ton musical. Sans vraiment aucune transition, sauf peut-être un hommage à sa mère, Zoon est un amoureux de la poésie et du lyrisme. Sa volonté et son humanité font de lui un personnage attachant, trop souvent rattrapé par la société et ses codes. C'est sur une petite scène épurée que se déroule le spectacle. Habillés d'une lumière tamisée et de quelques instruments de musique, les comédiens/musiciens nous offrent un show aussi bien rythmé que dynamique. Une véritable performance musicale avec notamment Guillaume Barbot, à la fois narrateur, musicien et interprète, et Pierre-Marie Braye-Weppe, chanteur et musicien exceptionnel. C'est un spectacle riche en émotion, plein d'humour et de joie de vivre. Il donne envie de redécouvrir les chansons de Trenet et de se les réapproprier à son tour.

REGARDS

OFF **DON JUAN REVIENT DE LA GUERRE**

DE ÔDÓN VON HORVÁTH — MISE EN SCÈNE DE GUY PIERRE COULEAU
4 > 26 JUILLET À 20H — **THÉÂTRE DES HALLES**

ENTHOUSIASMANT
— par Pénélope Patrix —

Le chapiteau du théâtre des Halles accueille le « Don Juan revient de la guerre » (1935) du dramaturge de langue allemande Ödön von Horváth, dans une mise en scène sobre et enlevée signée Guy-Pierre Couleau (actuel directeur du Centre dramatique national d'Alsace). La scénographie est frugale : deux tables, quelques chaises, à peine quelques objets, dont une vieille malle, un tableau noir côté jardin sur lequel sont projetées les indications de temps et de lieu (indispensables pour suivre le fil de l'intrigue), une dizaine de costumes peu fringants... C'est avec presque rien que les trois comédiens bricolent et font des miracles - un peu comme dans l'Allemagne dévastée d'après la Grande Guerre. Le texte de Horváth est très beau et dense, incisif mais tout en retenue, et bien servi par la traduction d'Hélène Mauler et René Zahnd (publiée

chez L'Arche), par les choix du metteur en scène et par l'élocution parfaite des comédiens. Le parti pris est intéressant : Carolina Pecheny et Jessica Vedel interprètent tous les personnages féminins qui gravitent autour de Don Juan, comme si ces multiples femmes d'âges et de milieux sociaux différents n'étaient que les projections d'un même visage, celui de la femme. Et c'est en effet comme cela que les perçoit Don Juan, lui qui, de retour de la guerre, erre, malade, en quête de la fiancée qu'il a jadis trompée et dont il espère en vain qu'elle le rachètera. À l'inverse, Nils Öhlund interprète seul ce Don Juan sans prénom, mû par l'amertume et la solitude, et qui séduit par détresse plus que par amour des femmes dont il délivre les multiples facettes et la complexité énigmatique. Le spectacle est très enlevé, plein d'allant, les comédiens jouent avec ardeur et engagement, et si les choix dramaturgiques ne sont pas tous convaincants on sort enthousiasmé de cette performance fulgurante.

DÉFI RELEVÉ
— par Guislaine —

Dépeindre « un Don Juan de notre époque », c'est l'ambition d'Ödön von Horváth quand il écrit « Don Juan revient de la guerre ». Un Don Juan d'une « nouvelle époque », celle de la débâcle. Une Allemagne des décombres. Avec des moyens simples, Guy-Pierre Couleau, qui signe ici la mise en scène et la scénographie, donne chair à ces lieux qui ne sont plus tout à fait ceux d'avant, et où il faut malgré tout continuer à vivre : cabarets, chambres des logeuses, rues interlopes d'une ville dévastée. Les personnages s'y débattent sous des lumières artificielles qui disent avec justesse ce monde instable. « Alors je resterai qui je suis », finit par admettre Don Juan. Il est venu buter contre la guerre, contre l'horreur du front. Il en revient « sonné », plus tout à fait le même et prêt à s'attacher à celle de ses conquêtes qu'il croit avoir aimée. Mais la guerre a aussi changé ce monde qu'il regagne et qui ne

lui offre aucune prise pour incarner cette révolution intime. Dans les scènes où ils n'interviennent pas, les acteurs délaissent les coulisses au profit d'une chaise posée au bord du plateau où ils regardent leurs compagnons de jeu se débattre. S'extraire du tourbillon et observer. Regarder un instant, ahuri, ce nouveau terrain de jeu. Deux actrices pour incarner 35 femmes dans lesquelles Don Juan va s'étourdir et tenter de rattraper un peu de celle qu'il aime. Une économie de moyens sans doute, mais surtout un parti pris de densité. Dans ce tourbillon de corps et de visages, Don Juan, halluciné, ne voit qu'une femme. Être une et les incarner toutes : un défi de mise en scène et d'interprétation. Il y a ici le plaisir du jeu et de la performance, qui fait écho aux conquêtes en forme d'exercice et de challenge du Don Juan légendaire que l'on connaît mieux. Il y a aussi ce ricanelement froid d'un monde gâché où l'on s'obs-tine, parce qu'il le faut bien, à rire et à jouer.

LA QUESTION

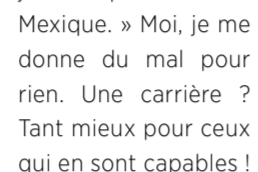
— à Yves-Noël Genod —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Si on parlait de l'édition plutôt...

J'aime tellement Avignon. Je voulais faire partie de ce journal (Marie Sorbier me l'a proposé). J'aime les journaux, j'aime Avignon. Mais j'écris très mal. Ce n'est pas de ma faute, je ne suis pas écrivain, je ne suis pas journaliste, c'est un métier à temps plein. Moi, je gribouille sur mon blog, c'est juste pour les amis (mais je conseille plutôt de lire Shakespeare ou la Bible). Si, j'aime les citations. Alors, sur mon blog, je mets des citations, sans nom d'auteur, ce n'est pas la peine : tout le monde parle de la même chose. J'ai décidé aujourd'hui de ne plus rien donner à publier. C'est trop hystérique, l'édition. C'est comme la mode, je n'aurais pas idée de m'y mêler (mais j'ai plusieurs amis qui y sont jusqu'au cou). J'ai déjà assez à faire de l'hystérie de la scène – et justement, chez moi, mon travail consiste à ne pas lui donner mais ça, mais même un ongle de nourriture, à l'hystérie de la scène, même quand je joue dans des maisons très hystériques, comme le théâtre du Rond-Point : je suis incapable de faire le moindre spectacle hystérique. In-ca-pable. Je regardais tout à l'heure une photo de Colin Farrell en couverture de « GQ (Mexique) » et je me disais : « Oh, là, là, comme il a l'air mal dans sa peau,

angoissé... Il se donne bien du mal pour tout ça, pendant que moi je me promène au Mexique. » Moi, je me donne du mal pour rien. Une carrière ? Tant mieux pour ceux qui en sont capables ! Zut, j'atteins déjà les 1 500 signes. Vite, une citation ! Elle est de Blaise Pascal, elle est extraite du célèbre texte intitulé « Divertissement », peut-être a-t-elle un rapport avec le « quatrième mur » : « J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Ce que j'essaie de montrer sur scène, c'est l'homme en repos dans une chambre.



© Poi Augusti

Yves-Noël Genod ne se présente lui-même comme un « distributeur » de poésie et de lumière ; il n'invente aucun spectacle qui n'existe déjà. Il fait passer le furet : « passera par ici, il passera par là », comme dit la chanson. Il révèle.

Demain la réponse de Laurent Brethome.

LE FAUX CHIFFRE

89,8

C'est le pourcentage de visiteurs du festival convaincus qu'il faut dire « en Avignon ».

HUMEUR

“

MAISON DES VINS DES CÔTES DU RHÔNE. 21H. SOUS LA HOULETTE DE FRANCK LIDON, DIRECTEUR DE FRANCE BLEU VAUCLUSE, LES ESTOMACS DIGÈRENT SIMULTANÉMENT LA CHARCUTERIE, LE ROUGE ET LA GLACE AU THYM. MICHEL LEEB EST FORMEL : LA CUVÉE 2015 DU FESTIVAL SERA ÉPIQUE.

— Le Cucurbitacée masqué —

I/O MICRO

@IOGAZETTE — Lancement officiel du #iomicro Retrouvez vos microcritiques sur le papier et web dès le 5/07 #avignon

@CHAUVETDAVID — Bienvenue à Avignon! aux compagnies du #Off15, à la presse. Bon festival en particulier à tous les rédacteurs de @IoGazette ... à suivre!

@GLADSCOPE — Quelle part de récit dans nos vies ? Embarquez pour un voyage vertigineux avec Le Porteur d'Histoire aux Béliers. Incontournable! #iomicro

@TH_COTE_COEUR — UN HOMME DEBOUT impressionnante prestation de David Valère qui magnifie le texte d'Aimé Césaire Foncez! Espace St Martial #iomicro #OFF15

@LILIAN_LLOYD — Pourquoi aller voir «Pourquoi ?» de et avec Michaël Hirsch ? Parce que ! Un grand petit bonhomme. #iomicro @IoGazette

@ADELINEPICault — Trop chaud? Besoin de fraîcheur? Cet été, buvez tous de l'IO! @IoGazette

@CHRISCANDONI — Derniers préparatifs... et dès lundi, au Festival d'Avignon avec @Toutelaculture et @IoGazette

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
OSTERMEIER, UN AUTRE STYLE

— Par Christophe Candoni —

Fidèle au Festival d'Avignon, Thomas Ostermeier présente son « Richard III », de Shakespeare, créé à la Schaubühne de Berlin, tandis que vient de paraître chez L'Arche « Ostermeier Backstage », un livre d'entretiens récemment menés par le journaliste Gerhard Jörder. Ostermeier y délivre sa vision du théâtre, indissociable de l'engagement politique, institutionnel et de la réalité du monde.

Au fil des pages, l'artiste se montre très analytique, mêlant une grande confiance en lui à un sens aigu de l'autocritique. « Être bon juge de soi-même, explorer sa propre voie, ne pas vouloir répondre aux attentes des autres ou vouloir copier d'autres formes qui ont du succès », voilà l'intransigent principe d'Ostermeier, qui entend bien se démarquer. De la Baracke, le plateau-hangar qui jouxte le Deutsches Theater où il a débuté, à la Schaubühne, dont il prend la direction en 1999, Ostermeier concrétise ses exigences. Il monte des auteurs contemporains (Norén, Fosse, Kane, alors inconnus en Allemagne) et revisite d'une façon passionnante les classiques (Ibsen et Shakespeare en tête), auxquels il rend toute leur actualité. Pour lui, telle une évidence, le théâtre se conjugue au présent.

Invité à donner plus de 100 dates de tournée par saison dans le monde, Ostermeier passe à l'étranger pour un metteur en scène radical alors que son travail est parfois qualifié de « rétrograde » par la critique allemande, même s'il peut se féliciter d'être suivi par un public jeune, nombreux et brassé.

“

Il faut bien rassembler les morceaux et les recoller

Le plus international des metteurs en scène berlinois livre un discours véhément et réfractaire sur la question de l'identité du théâtre allemand, qui selon lui a trop cherché à tout faire voler en éclats. « Il faut bien rassembler les morceaux et les recoller – c'est ce que je fais », déclare-t-il. Il veut construire, reconstruire le théâtre par un retour au réalisme et à la narration. Ce scepticisme face aux formes trash post-dramatiques et l'évolution qu'il revendique semblent bien éloignés des velléités du tout jeune Ostermeier, alors en pleine période hard core punk gaucher et en conflit permanent contre son père, l'Église, la Bavière de son enfance, qui lui inspire haine et colère, puis contre le néolibéralisme que son œuvre dénonce ; éloignés

aussi de l'époque de la Baracke, où il produisait dans l'urgence et l'économie, transgressant les ordres et les limites, et faisait un carton dans la capitale allemande ; peu conformes enfin à ses formidables « Nora », « Woyzeck », « Hamlet » entre autres, où explosait un pur geste de metteur en scène interventionniste.

Il dit désormais s'intéresser moins à la mise en scène qu'au jeu des comédiens. Peut-être parce que avant d'être reçu à la « Ernst Buch » de Berlin Ostermeier voulait faire l'acteur. À l'évidence, les siens sont rois. « Je suis un observateur passionné du genre humain », dit-il. C'est peut-être ce qui définit le mieux sa patte, son esthétique, moins fortement marquée que celle d'un Castorf, d'un Marthaler ou d'un Schlingensiefel – il en convient lui-même –, mais qui demeure l'une des plus aimées de la scène européenne.

« Ostermeier Backstage » de Thomas Ostermeier et Gerhard Jörder (traduction Laurent Muhleisen et Frank Weigand), L'Arche éditeur, 144 pages, 22€.

Christophe Candoni est rédacteur pour Toutelaculture.

Demain la tribune de Jean-Daniel Magnin.

L'OEIL

— Par Frédéric Boucaumont —

LE SUDOKU C'EST CHIANT

— par Vincent Lecoq —



La revue en ligne du Rond-Point, partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

Faire voir, fixer une affiche requiert une organisation un peu routinière qu'une plus grande motivation des préposés à la tâche peut cependant transcender. Tout d'abord, petit 1, s'il s'agit de l'affiche de son spectacle à soi personnel et portatif... Gérard n'a pas pris assez d'attaches ? On réagira sur-le-champ, en se tournant vers la Compagnie de l'Écume, qui accroche à côté ; on leur taxera des collets. Et on ira voir leur spectacle demain. Et ils viendront voir le nôtre. Plus de place entre les autres affiches, ficelle inaccessible ? Surénergiques et pleins d'orgueil – du moins au début du mois –, on bravera les arrêtés municipaux, les rondes civiles, le vertige, le soleil, pour arrimer au plus haut l'image au public bientôt ébahi de son œuvre. De biais, sur une gouttière. Repérer ces affiches et découvrir leurs beautés en équilibre amènent à la réflexion petit 2 : la meilleure des motivations restera toujours celle d'accrocher une belle affiche. SA belle affiche, encore mieux. Alors là, ce peut être le festival (smiley qui va bien) : il y en aura partout. Bien proportionnée, chatoyante, la taille du titre répondant dans la bonne typographie aux évocations du sourire de la comédienne, l'affiche trônera à tous les carrefours, sera vue de partout du premier coup d'œil et l'infographiste félicité. Certain. Les festivaliers parcourus de pulsions d'achat pour des billets plein tarif vont débouler en masse à l'accueil du petit théâtre dont l'adresse sera bien voyante aussi, à égalité avec l'heure du spectacle, le nom du metteur en scène et celui du régisseur qui – c'est sûr – va être payé. Oui, l'excitation vient du beau, c'est aussi ce qui énerve les publicitaires comme moi, bonjour, parce que c'est comme ça que ça marche. Nous avons beaucoup en commun. Gens de théâtre, ne l'êtes-vous pas aussi un peu ? C'est ce que je vais essayer de vous faire croire dans cette rubrique. Vous n'êtes pas obligés.



© DR

Io Gazette — La gazette éphémère des festivals
Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O, 73 rue des Vignoles 75020 Paris
8 rue de Mors, Montée Paul Puaux, 84000 Avignon
www.iogazette.fr / contact@iogazette.fr
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr
Ont contribué à ce numéro :
Yves-Noël Genod, Christophe Candoni, Pénélope Patrx, Oriane, Luce Gabrielle, Maya Crake, Guislaine, Vincent Lecoq, Frédéric Boucaumont.
Photo de couverture :
Sylvain Grippoix & Gala Collette
www.grippoix.com / www.galacollette.com
N°01 / 5 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal : juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

JUILLET 2015

MAISON JEAN VILAR

A V I G N O N

L E R Ê V E Q U E

N O U S

F A I S O N S

T O U S

EXPOSITIONS
RENCONTRES
LECTURES
VIDÉOS
BIBLIOTHÈQUE
RADIO
LIBRAIRIE
BAR ÉPHÉMÈRE

© MAISON JEAN VILAR



8 RUE DE MONS | 04 90 86 59 64 | WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS